Document generated on 10/11/2024 11:40 p.m.

Espace Sculpture

Alexandre David : Penser l'espace

Chantal T. Paris

Number 81, Fall 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/9289ac

See table of contents

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)
1923-2551 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Paris, C. T. (2007). Review of [Alexandre David : Penser l'espace]. *Espace Sculpture*, (81), 39–39.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

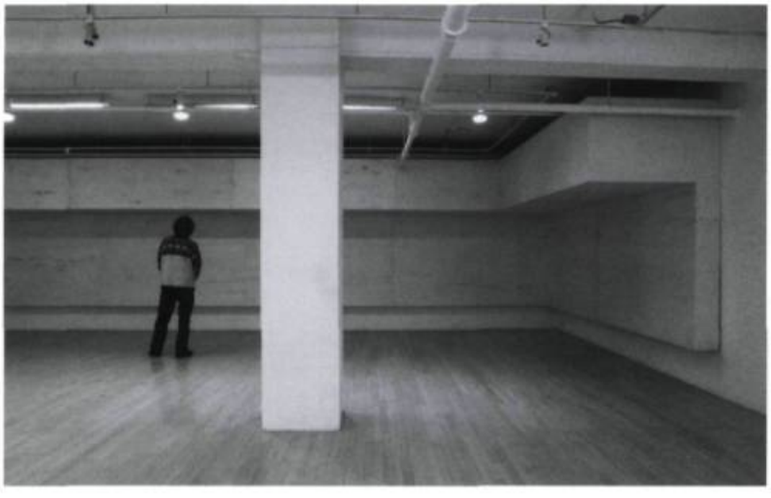
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Alexandre DAVID : Penser l'espace

Chantal T. PARIS

Artiste montréalais notoire, notamment lauréat du prix Louis-Comtois 2006, Alexandre David explore et entrecroise les domaines de la sculpture, de la peinture, de la photographie et de l'installation. Ses récents travaux utilisent la construction comme dispositif, prennent l'architecture comme point d'ancrage pour réfléchir aux rapports entretenus avec les environnements bâtis. Dans le cadre de son exposition éponyme à la galerie Optica, Alexandre David poursuit dans cette veine et épure la forme, poussant le thème aux limites de l'abstraction. D'entrée de jeu, l'œuvre ne se révèle pas facilement. Dans sa simplicité formelle, la structure est complexe. La compréhension du sens demande qu'on s'y attarde, qu'on y revienne même. Mais plus on pense l'œuvre, plus elle ouvre la voie à de multiples pistes de réflexions.



Alexandre DAVID, *Sans titre*, 2005. Photo : Richard-Max Tremblay.

Installation *in situ*, donc conçue pour être assemblée directement dans le lieu d'exposition, la construction se déploie sur trois murs de la galerie en deux sections autonomes, constituées d'un assemblage de panneaux en contreplaqué naturel de peuplier. Occupant les murs sud-est en entrant à droite, une première composition intègre et prolonge l'espace mural de la galerie, avançant vers le centre pour former une aire ouverte sous laquelle on peut circuler, se glisser comme sous un toit ou dans un abri. L'autre partie lui fait face, empruntant une forme similaire sous laquelle on peut aussi se mouvoir, mais qui, cette fois, s'accroche au mur tel un tableau. L'expérience est pour le moins singulière, voire déstabilisante *a priori*. Ces deux plans, volumétrique et rectangulaire, fonctionnent en fait selon deux systèmes différents. La stratégie repose sur une concomitance perceptive jouant entre objet et architecture. À ce sujet, l'artiste explique dans le texte d'exposition : « Je suis parti d'une absence de lien très simple entre ce qui est accessible uniquement par le regard et ce dans quoi on peut se déplacer. » En ce sens, une partie de l'œuvre n'est perceptible que visuellement, soit la partie supérieure des structures – qui donc joue un rôle essentiellement esthétique –, alors que l'autre, favorable au déplacement, se trouve dotée d'une nature fonctionnelle. David envisage ici notre relation au monde architectural en termes d'une discontinuité entre l'accès uniquement visuel et l'occupation corporelle d'un lieu, ces dimensions étant en définitive coexistantes.

En filigrane, le travail de David mène à s'interroger sur la nature de l'œuvre. Celle-ci n'est pas sans référer au monde pictural, le travail de l'artiste opérant fréquemment comme des tableaux. D'une part, le dispositif d'installation de la section se trouvant sur le mur ouest relève de l'accrochage. Puis, le plan supérieur des structures, surface lisse et vierge, telle une toile blanche, semble inviter le regardeur à y projeter sa pensée, à composer l'image. Duchamp ne disait-il pas que ce sont les regardeurs qui font les tableaux ? Dans la même ligne de cette pensée duchampienne, conférant à l'objet de consommation quotidienne et industrielle un potentiel créatif, où les seuls geste et lieu de présentation artistique prescrivent le statut d'œuvre d'art (considérations trouvant d'ailleurs maintes ramifications dans les enjeux contemporains), il est ici concevable de percevoir une certaine filiation à ces enjeux. Le matériau générique utilisé évoque l'univers du construit – l'odeur du bois fraîchement coupé, le système d'assemblage des panneaux laissé visible nous y ramènent. La présence d'une série de néons que l'artiste a ajoutés au centre de la pièce procure un éclairage maximal, une lumière crue qui, de manière générale, se retrouve plutôt dans les environnements publics ou industriels. Alors que, dans le processus standard du montage d'une exposition dont les pièces vont au mur, l'éclairage est dirigé vers l'œuvre, servant aussi à créer l'ambiance. Paradoxalement, les caractéristiques physiques et fonctionnelles de la galerie elle-même sont ici accentuées par la mise en exposition. L'espace est dégagé comme rarement il nous est donné de le voir, le plancher de bois clair faisant écho de belle manière au matériau de la construction. L'absence de son dans l'oeuvre laisse place à la résonance des activités du centre dans l'espace d'exposition, au craquement du plancher lorsque l'on s'y déplace. Par de subtiles stratégies, l'artiste semble inscrire la galerie dans son œuvre, mettre en jeu sa vocation, l'utilisant comme matériau même, en la faisant la complice éphémère d'une création qui l'est tout autant, du moins en tant que présence physique.

Confondant les disciplines, les lieux et les fonctions, le travail de David donne matière à réfléchir au statut et à la raison d'être d'une telle pièce en contexte d'exposition. L'œuvre est ici art par son emplacement, ses conditions de présentation. Placée dans un univers autre, sans une telle mention et en dehors de cette référence, sa nature serait équivoque. Autre piste d'analyse, l'art visuel et la galerie ne sont pas les territoires « naturels » de l'architecture, celle-ci relevant plutôt du domaine public et du bâtiment. En effet, par définition, l'architecture est une science et non un art, parce que soumise à des impératifs techniques et esthétiques. Il est toutefois de mise d'avancer que les structures qu'elle génère, dans lesquelles on vit et on se déplace dans nos quotidiens, sont sources de beauté ou de laideur, d'aise ou d'inconfort, donc génératrices d'expériences. Ici se trouverait la zone de rencontre entre art et architecture – le lieu où celle-ci se fait art – mettant en exergue leurs accointances.

L'œuvre de David peut être envisagée comme un espace architecturé où il nous est donné de nous projeter, par le corps et la pensée. Par le recours à des formes géométriques simples, l'artiste favorise la mémorisation visuelle et sensorielle du lieu qu'il investit, de telle sorte que le souvenir de l'œuvre s'imprime dans l'esprit du visiteur qui peut aisément y revenir en pensée [1]. Avec un minimum de moyens, l'artiste développe un contenu dense où les sens se multiplient et glissent dans les interstices de l'interprétation, l'œuvre échappant à toute catégorisation sans pour autant être obscure. En ces temps de surenchère visuelle et sonore qui sature nos sens, où les forces du marché tendent à conditionner notre pensée, l'œuvre permet à celui qui l'expérimente, entre autres choses, de faire le vide, de faire le plein. À l'empire des signes, le blanc [2]... ←

Alexandre David
Galerie Optica, Montréal
19 janvier – 24 février 2007

NOTES

1. En référence à l'idée de *lineamenti*, ces lignes de base représentant le contour d'un édifice qui prennent source dans la pensée de l'architecte, mise de l'avant par Caroline Dionne dans le texte *Deux vues d'ensemble*, accompagnant l'exposition d'Alexandre David à B-312 en 2004.
2. Ardenne Paul, *L'art dans son moment politique*, Bruxelles, La Lettre volée, 1999, p.216.

Jeune critique, **Chantal T. PARIS** a publié un premier article dans le numéro 60 de la revue *ESSE arts+opinions* en mai 2007. Elle travaille à la galerie Occurrence depuis 2004 et poursuit présentement des études théoriques sur les pratiques en art actuel à l'UQÀM, avec un intérêt particulier pour les problématiques s'inscrivant dans la relation entre art et société. Elle a effectué des études en histoire de l'art, en mode et en publicité et est bachelière des arts en gestion et design de mode à l'UQÀM.